

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELLOD

Un coup de pied de chevreuil : nouvelle

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 113-116

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# Un coup de pied de chevreuil

Nouvelle

Un matin d'automne, quelques rares jets de fumée sur la grisaille tourmentée des toits d'ardoises éveillaient le village de Bruisson sur son haut plateau d'arbres et de prairies. Vers les pentes des forêts du Peyloz, en dessus des toits de Bruisson, on entendit retentir une musique sauvage de chiens en chasse. Un coup de feu traversa le silence de la grande vallée et la sauvage musique des chiens se perdit peu à peu dans la montagne. Puis plus rien. Les cloches des nombreux hameaux sonnèrent « le pardon », comme disent les paysans, élevèrent tour à tour vers le soleil naissant les chants délicats de leurs vases d'airain. Sur l'écharpe pâle de soleil automnal, nouée tout autour du village montagnard, les sonnaillles innombrables des troupeaux vinrent tinter le plein réveil. De partout, la vie montait en harmonies, mais dans les forêts du Peyloz, en dessus des toits de Bruisson, rien, plus rien qu'un immense silence. Le coup de feu semblait avoir tout tué.

Le soir, dans le haut de la montagne, un groupe de chasseurs de chevreuil s'avancait silencieux vers leur chalet du Tzepiet, sur le chemin de la forêt. Les chiens, lentement, tirant la langue et traînant la patte, fermaient le cortège. Leurs grêles clochettes n'avaient plus les joyeux tintements du matin. Les chasseurs marchaient sur le chemin de la forêt. Ils ne disaient rien. Un mystère grandissait. Il faisait complètement nuit. Enfin, le chalet du Tzepiet était là, sous le chemin, avec la forêt tout autour de « mazots » abandonnés et à demi démolis. La grosse clef grinça dans la vieille serrure de bois. On entendit le bruit de ferraille des fusils qu'on pose. Les chiens s'allongèrent sur le tas de foin. Bientôt la flamme crépitait dans l'âtre. Une odeur de repas passa avec la fumée par-dessus les bardeaux du toit. Quelques paroles coupèrent

la plainte des tisons qui sautent. Un bref bonsoir et dans l'étroite chambre avait disparu une partie du groupe des chasseurs. Maurice Filiou et le petit Metzjou n'avaient pas suivi leurs amis. Ils étaient restés près du feu, assis très bas vers la terre, sur de vieux troncs de sapin. Pas un mot maintenant ne coupait le silence du chalet de la forêt. Le feu seul continuait son soliloque sur le bois humide et l'écorce résineuse de mélèze. Les deux inséparables chasseurs, grands philosophes de la vie, ne disaient rien. De temps à autre, ils remontaient avec un bout de bois vers le brasier quelques tisons à demi consumés. Ce soir plein de mystère, Maurice Filiou et le petit Metzjou ne pouvaient pourtant se quitter. Quelque chose les retenait l'un près de l'autre vers ce feu du vieil âtre. Ils ne disaient rien et ils avaient tant à dire. Quelques ronflements sonores de leurs camarades endormis firent quand même sourire nos deux penseurs. Ils se regardèrent sans rien dire. Les chiens, dans l'obscurité de leur couche de foin, gémissaient d'aise parfois en leurs rêves de chasse. Les ombres des êtres et des choses fuyaient sur les parois enfumées du chalet, là où les flammes les chassaient. Une souris, les deux yeux brûlants du feu de l'âtre, comme un monstre minuscule, sortit de la nuit, sauta d'un bond dans les assiettes de bois des chasseurs pour y chercher les restes d'un souper hâtif. Un cri tout à coup déchira la nuit et le silence du chalet du Tzepiet, un cri horrible de bête, comme les râles de la mort d'un fauve. Les cinq carcasses des chevreuils appendues aux poutres parurent frissonner dans l'ombre. Un des chasseurs, le gros Roby, parut à la porte de la chambre. Les flammes du foyer allumées dans ses yeux hagards, les traits du visage tirés par l'effroi, les deux mains crispées sur un fil de fer tendu, à travers l'aire de la grange pour y recevoir de nouveaux trophées de chasse, il hurlait à pleins poumons : « Ne mettez pas le courant ! Ne mettez pas le courant ! Je suis sur les fils ! » La meute réveillée en sursaut se mit à hurler. Alors, Maurice Filiou se leva, alluma avec calme une pauvre lampe à pétrole et alla éclairer le gros Roby pour qu'il pût se remettre sur sa paillasse et revint vers le foyer. Les cris du gros Roby et son attitude burlesque brisèrent ce lourd silence de mystère. Maurice Filiou et le petit Metzjou se sont regardés et ils ont ri. Ils ont ri,

leurs rires ne s'arrêtaient plus. Ils ont ri pour leur silencieuse journée. Ils ont ri pour toute leur veillée de chasse où il y a tant de récits et d'aventures, ils ont ri pour le gibier qu'on manque et pour le chasseur qui roule dans le buisson. Leurs rires ne s'arrêtaient plus. Ils ont ri pour la flamme qui chante sur l'âtre et l'ami qui mange ses pâtes dans le couvercle d'une vieille marmite, parce qu'il n'y a pas assez de vaisselle pour tous au chalet du Tzepiet. Ils ont ri de ces heures heureuses de chasse où toutes les petites choses de la vie disparaissent pour redonner à l'homme sa simple et noble grandeur. Ils ont ri pour la délivrance de leur trop grand silence. Leurs rires ne s'arrêtaient plus, puis ils se sont arrêtés. Alors, Maurice Filiou s'est penché vers le petit Metzou et il lui a dit en portant l'index à son front : « Tu vois cette marque encore ensanglantée, c'est le signe du mystère de cette journée. Il faut que je te dise. Tu connais dans la forêt du Peyloz la clairière d'Edzeneur, près du dévaloir de Lebord. Edzeneur, sombre lieu, qu'un ancêtre dénomma ainsi, au souvenir d'El-seneur de la terrible tragédie d'Hamlet. Edzeneur a vu aujourd'hui une nouvelle tragédie. La cloche de la chapelle de Bruisson venait de sonner « le pardon » quand la musique sauvage des chiens s'est rapprochée de moi. Je me suis dit, il y aura du bon. La musique sauvage des chiens s'est encore rapprochée. Tout à coup, le chevreuil, ce voyageur mystérieux des forêts, a traversé le dévaloir de Lebord. Il était bien loin, mais comme mon gibier allait fuir, j'ai tiré et le chevreuil a disparu dans le fourré. Alors, je suis allé voir et j'ai trouvé l'animal presque à ma hauteur, étendu sur la mousse humide. Comme le pauvre avait encore la tête relevée, vite j'ai voulu abrégé ses souffrances. Je posai mon fusil et le couteau grand ouvert, je m'avançai par derrière la bête couchée dans l'agonie. J'avais passé la main sous le cou ensanglanté et la lame avait juste pénétré par la pointe dans la chair palpitante, quand le chevreuil que je crus mortellement touché m'atteignit en plein front d'un coup de pied vigoureux. Tout devint sombre autour de moi et je roulai sur la pente d'Edzeneur. Je ne sais pas combien de temps je suis resté là, mais quand il fit de nouveau jour à mes yeux, le chevreuil avait disparu et je n'entendis plus rien de la musique sauvage des chiens. La cloche de la chapelle

de Bruisson sonnait de nouveau « le pardon » à mes oreilles et le sabot du chevreuil me brûlait sur le front d'un grand V qui saignait. Toujours la cloche de Bruisson sonnait « le pardon » à mes oreilles, je ne l'ai jamais entendue si fort, son airain grondait comme une avalanche de pierres. Je crois que la cloche sonne encore maintenant « le pardon » pour le sang de ma main. Sonnera-t-elle toujours dans le silence des forêts du Peyloz et la musique sauvage des chiens ? Je l'entends ! Je l'entends par delà la nuit et les étoiles. Metzou, comprends-moi ! »

Puis Maurice Filiou s'est tu et la flamme mourait sur l'âtre. Le visage, les mains et tout le corps du vieux chasseur, cuivré par les charbons encore ardents du foyer, assis sur son tronc de sapin très bas, les jambes croisées comme un bouddha de Chine, les yeux demi-clos, la figure calmée dans l'esquisse d'un sourire presque amer, sur le front le grand V rougi marqué par le fin sabot du chevreuil, Maurice Filiou avait l'air d'un lointain prêtre védique méditant près des flammes éteintes d'un feu sacré. Le petit Metzou, lui, tirait sur sa pipe qui fumait comme un étrange encensoir. Ils sont restés là, les deux chasseurs, comme rivés l'un près de l'autre. Le feu de l'âtre s'était éteint tout à fait, il fit complètement nuit.

Dehors, sur la profondeur du ciel, vers une trouée de nuages presque immobiles, le grand V formé par Sirius, Procyon et Bételgeuse, brillait seul maintenant. Devant le chalet solitaire du Tzepiet, debout dans la nuit, le petit Metzou a dit, regardant le grand V brillant des trois étoiles : « Jamais il ne sera donné aux rois de recevoir un coup de pied de chevreuil. »

Marcel MICHELLOD